



FÉLIX GUATTARI

La chaomose schizo

LA NORMALITÉ SOUS L'ÉCLAIRAGE DU DÉLIRE, la logique techniciste sous la loi du processus primaire freudien : un pas de deux vers le chaos pour tenter de cerner une subjectivité loin des équilibres dominants et de capter ses lignes virtuelles de singularité, d'émergence ou de renouveau. Serait-ce un éternel retour dionysiaque ou un paradoxal renversement copernicien prolongé d'un retournement animiste ? À tout le moins, c'est le fantasme originaire d'une modernité sans cesse remise sur le tapis et sans espoir de rémission post-moderne. Toujours la même aporie. La folie, cernée dans son étrangeté, réifiée dans une altérité sans retour, n'en habite pas moins notre appréhension ordinaire et sans qualité du monde. Mais il faudrait aller plus loin. Le vertige chaotique, qui trouve une de ses expressions privilégiées dans la folie, est constitutif de l'intentionnalité fondatrice du rapport sujet-objet. La psychose met à nu un ressort essentiel de l'être au monde.

Le plus singulier dans le mode d'être de la psychose – mais aussi, selon d'autres modalités, dans celui du « soi émergent » de l'enfance (Daniel Stern), ou dans celui de la création esthétique – est l'irruption sur le devant de la scène subjective, d'un réel *antérieur* à la discursivité ; sa consistance pathique saute littéralement à la gorge. Doit-on considérer que ce réel s'est figé, s'est pétrifié et est devenu catatonique par accident pathologique ? Ou bien était-il là de tout temps – passés et futurs –, à l'affût d'une mise en acte qui sanctionnerait la forclusion d'une castration symbolique présumée ? Peut-être est-



il nécessaire d'enjamber ces deux perspectives. Il était déjà là comme référence virtuelle ouverte, et il surgit – corrélativement – en tant que production *sui generis* d'un événement singulier.

Les structuralistes ont été trop hâtifs en positionnant topiquement le Réel de la psychose par rapport à l'Imaginaire de la névrose et au Symbolique de la normalité. Qu'ont-ils gagné à cela ? En érigeant des mathèmes universels du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique, considérés d'une pièce et chacun pour eux-mêmes, ils ont réifié et réduit la complexité de l'enjeu : la cristallisation d'Univers réels-virtuels agencés à partir d'une multiplicité de territoires imaginaires et sémiotisés par les voies les plus diverses. Les complexions réelles – celles par exemple de la quotidienneté, du rêve, de la passion, du délire, de la dépression ou de l'expérience esthétique – ne sont pas, les unes et les autres, de même couleur ontologique. En outre, elles ne sont pas subies passivement ni articulées mécaniquement à d'autres instances. Lorsqu'elles franchissent certains seuils de consistance auto-poïétiques, elles se mettent à travailler à leur propre compte et constituent des foyers de subjectivation partielle. Leurs instruments expressifs (de sémiotisation, d'encodage, de catalyse, de moulage, de résonance, d'identification) ne se résument d'aucune façon à une seule économie signifiante. La pratique de la psychothérapie institutionnelle nous a enseigné la diversité des modalités d'agglomération de ces multiples stases réelles ou virtuelles : celles du corps et du soma, celle du moi et de l'autre, celle de l'espace vécu et des ritournelles temporelles, celle du socius familial et du socius artificiellement élaboré. Cette pratique nous a appris à ouvrir d'autres champs de possible : ceux du transfert psychothérapeutique ou encore ceux d'univers immatériels afférents à la musique, aux formes plastiques, aux devenirs animaux, végétaux, machiniques...

Les complexions du réel psychothérapeutique, dans leur émergence clinique, constituent une voie d'exploration privilégiée des autres modes de production ontologiques ; elles en révèlent des faces d'excès, des expériences limites. La psychose hante ainsi non seulement la névrose et la perversion, mais aussi toutes les formes de la normalité. La pathologie psychotique est particulière, car, pour de multiples raisons, les

allers-retours attendus et les rapports polymorphiques *normaux* entre les différents modes de *mise-à-l'être* de l'énonciation subjective y voient leur hétérogénéité compromise par la répétition. Cette insistance exclusive d'une stase existentielle, je la qualifierai de *chaosmique*. Elle est ici susceptible de prendre toutes les teintes d'une gamme schizo-paranoïaque-maniaque-épileptoïque ; alors que partout ailleurs elle n'est abordée qu'à travers un évitement, un déplacement, une méconnaissance, une défiguration, une surdétermination, une ritualisation... Dans ces conditions, la psychose pourrait être définie comme une hypnose du réel. Ici un sens d'*être-en-soi* s'impose en deçà de tout schème discursif, uniquement positionné à travers un continuum intensif. Et les traits de distinctivité de ce dernier ne sont pas saisissables par un appareil de représentation, mais par une absorption pathique existentielle, une agglomération pré-moiïque, pré-identificatoire. Le schizophrène est comme installé au plein centre de cette béance chaotique, alors que le délire paranoïaque manifeste une volonté sans limite d'en prendre possession. Quand aux délires passionnels (Sérieux, Capgras, de Clérambault), ils recèlent une intentionnalité moins fermée et plus procesuelle d'accaparement de la *chaosmose*. Les perversions impliquent déjà la recomposition signifiante de pôles d'altérité auxquels il est imparti d'incarner de l'extérieur une chaosmose maîtrisée, téléguidée par des scénarios fantasmatiques. Les névroses, elles, présentent toutes les variantes d'évitement précédemment évoquées, à commencer par la plus simple, la plus réifiante, celle de la phobie, en continuant par l'hystérie (qui en forge des substituts dans l'espace social et le corps), pour finir par la névrose obsessionnelle, qui secrète à son égard une « perpétuelle différance » (Derrida) temporelle, une infinie procrastination.

Ce thème chaosmique et ces quelques variations nosographiques appelleraient bien d'autres développements ; ils n'ont été avancés ici que pour amorcer l'idée que l'appréhension ontologique propre à la psychose n'est nullement synonyme d'une simple dégradation chaotique, d'une triviale montée d'entropie. Il s'agirait de réconcilier le chaos et la complexité. C'est le mérite de Freud d'en avoir indiqué le chemin dans *Traumdeutung*.

Pourquoi qualifier de chaotique l'homogénéisation des référents ontologiques et, à travers elle, celle, latente, des autres modalités de subjectivation ? C'est que, en tout état de cause, la mise au monde d'une complexion de sens implique toujours une prise de possession massive et immédiate de l'ensemble de la diversité conceptuelle. Un monde ne se constitue qu'à la condition d'être habité par un point d'ombilic de déconstruction, de détotalisation, et de déterritorialisation, à partir duquel s'incarne une prise de position subjective. Sous l'effet d'un tel foyer de chaos, l'ensemble des termes différentiels, des oppositions distinctives, des pôles de discoursivité sont l'objet d'une connectivité généralisée, d'une mutabilité indifférente et d'une déqualification systématique. Cette vacuole de décompression est en même temps noyau d'auto-poïèse sur lequel se réaffirment constamment, se nouent, insistent et prennent consistance les *territoires existentiels* et des *univers de référence incorporels*. Cette oscillation à vitesse infinie – entre un état de *grasping* chaotique et le déploiement de complexions ancrées au sein des coordonnées d'un monde – s'instaure en deçà de l'espace et du temps, en deçà des processus de spatialisation et de temporalisation. Les formations de sens et les états de chose se trouvent ainsi chaotisés par le mouvement même qui fait exister leur complexité. Une certaine modalité de mise à mal chaotique de sa constitution, de son organicité, de sa fonctionnalité et de ses rapports d'altérité est toujours à la racine d'un monde.

On n'opposera pas ici, comme dans la métapsychologie freudienne, deux pulsions antagonistes, de vie et de mort, ou de complexité et de chaos. L'intentionnalité objectale la plus ordinaire se découpe sur fond de chaos. Et le chaos n'est pas une pure indifférenciation, il possède une trame ontologique spécifique. Il est habité d'entités virtuelles et de modalités d'altérité qui n'ont rien d'universel. Ce n'est donc pas l'Être en général qui fait irruption dans l'expérience chaotique de la psychose, ou dans le rapport pathique que l'on peut entretenir avec elle, mais un événement daté, signé, marquant un destin, infléchissant des significations antérieurement stratifiées. Après un tel processus de déqualification et d'homogénéisation ontologique, plus rien ne sera comme avant. Mais l'événement est inséparable de la texture de l'être mis à

jour. C'est ce qu'atteste l'aura psychotique associant un sentiment de catastrophe de fin du monde (François Tosquelles) et le sentiment bouleversant d'une rédemption imminente de tous les possibles ou, en d'autres termes, d'allers-retours affolants entre une complexité proliférante de sens et une totale vacuité, une dérilection sans appel de la chaomose existentielle.

Il est essentiel de repérer dans l'appréhension pathique du délire, du rêve et de la passion, la pétrification ontologique, cette prise en gelée existentielle de l'hétérogenèse des étants. Elle se manifeste là selon des styles particuliers, mais elle est toujours latente dans les autres modalités de subjectivation. Elle est comme un arrêt sur image qui, à la fois, révèle sa position de base (ou de basse) dans la polyphonie des composantes chaomiques et en intensifie la puissance relative. Elle ne constitue donc pas un degré zéro de la subjectivation, un point négatif, neutre, passif, déficitaire, mais un degré extrême d'intensification. C'est en passant par cette prise de terre chaotique, cette oscillation périlleuse, qu'autre chose devient possible, que des bifurcations ontologiques et des coefficients de créativité processuelle peuvent émerger. Que le malade psychotique soit incapable d'un rétablissement hétérogénétique est une chose que ne dément pas la richesse d'expérimentation ontologique à laquelle il est confronté malgré lui. Ainsi la narrativité délirante en tant que puissance discursive finalisée – sur la cristallisation d'un univers de référence ou d'une substance non-discursifs – constitue-t-elle le paradigme-même de la construction des mondes mythiques, mystiques, esthétiques, voire scientifique. L'existence de stases chaomiques n'est nullement le privilège de la psychopathologie. On retrouverait leur présence au sein d'une philosophie comme celle de Pascal ou chez les auteurs les plus rationalistes. La séquence cartésienne du doute généralisé qui précède l'accrochage d'extrême urgence au « cogito », auquel succédera la retrouvaille avec Dieu et la refondation du monde, peut être apparentée à cette réduction *schizo-chaotique*. Et le fait que la complexité et l'altérité soit tentées (par le malin génie) de baisser les bras confère à la subjectivité une puissance supplémentaire, une échappée hors des coordonnées spatio-temporelles qui, par ailleurs, s'en

trouvent confortées. D'une façon plus générale, on peut considérer qu'un collapsus du sens sera toujours associé à a promotion de chaînons de discoursivité a-signifiants consacrés au tressage ontologique d'un monde auto-consistant. La rupture événementielle advient ainsi au cœur de l'être et c'est de là qu'elle est en mesure de générer de nouvelles mutations ontologiques. Les oppositions distinctives, les syntaxes et les sémantiques du code, des signaux et du signifiant poursuivent leur ronde mais à côté de leur strate d'origine. Comme dans le délire, les signalétiques et les sémiotiques décollent. La *chaosmose schizo* est un moyen d'aperception des machines abstraites qui œuvrent transversalement au strates hétérogènes. Le passage par l'homogène chaotique, qui peut – sans que cela ne soit jamais garanti – représenter, de façon mécanique ou dialectique, une voie d'accès vers l'hétérogène complexe, ne constitue pas une zone d'être translucide, indifférente, mais un intolérable foyer de créationnisme ontologique.

C'est en défaisant l'hétérogène ontologique – qui confère sa diversité au monde et sa direction (au sens pascalien) à la subjectivité –, que l'homogène schizo exacerbe la puissance de transversalité de la chaosmose, son aptitude à traverser les strates et à franchir les murs. D'où cette capacité fréquemment observée chez nombre de schizophrènes de révéler, comme par mégarde, les intentions les plus secrètes de leur interlocuteur, de lire en quelque sorte, l'inconscient à livre ouvert. Déliée de ses contraintes discursives signifiantes, la complexité s'incarne alors dans les danses machiniques abstraites, muettes, immobiles et stupéfiantes. Il convient de se garder de faire un usage simplificateur et réifiant de catégories telle que l'autisme et la dissociation pour qualifier l'étrangeté schizo ou la perte de sentiment vital pour les dépressions ou encore la glischoïde pour l'épilepsie... Davantage qu'à des altérations déficitaires globales et standards d'une subjectivité normale, on a affaire aux modalités à la fois plurielles et singulières d'une auto-altérité. « Je est un autre », une multiplicité d'autres incarnée au croisement de composantes d'énonciations partielles débordant de toutes parts d'identité individuée. Le curseur de la chaosmose ne cesse d'osciller entre ces divers foyers énonciatifs, non pour les totaliser, les

synthétiser dans un moi transcendant, mais pour en faire malgré tout un monde. On est ainsi en présence de deux types d'homogénéité. D'une part il existe une homogénéité normale et/ou névrotique qui se garde d'aller trop loin et trop longtemps vers une réduction chaosmique de type schizo. D'autre part, une homogénéité extrême, pathique-pathologique, conduit à un point de positionnement des complexions mondaines, où se trouvent conjointes non seulement des composantes de sensibilité serties dans un temps et un espace, des composantes affectives et cognitives, mais aussi des *charges* axiologiques éthiques et esthétiques. Au passif de l'ontologie schizo on trouve donc l'homogénéité réductrice, la perte des couleurs, des saveurs et des timbres des univers de référence. À son actif, une altériorité émergente débarrassée des barrières mimétiques du moi. L'être s'affirme comme responsabilité de l'autre quand des foyers de subjectivation partielle se constituent en absorption ou adsorption avec la prise d'autonomie et d'autopoïèse de processus créateur.

Il ne s'agit nullement de faire du schizo un héros des temps post-modernes ne de sous-estimer, au sein du procès psychotique, le poids des composantes systémiques organiques, somatiques, imaginaires, familiales et sociales ; mais il faut repérer les effets d'inhibitions inter-componentielles qui conduisent à un face-à-face en impasse avec l'immanence chaosmique. Les stratifications sociales sont disposées de façon à conjurer, autant que faire se peut, l'inquiétante étrangeté générée par une fixation trop marquée à la chaosmose. Il faut aller vite, il ne faut pas s'arrêter à ce qui risque de nous engluer : la folie, la douleur, la mort, la drogue, l'extrême passion... Tous ces aspects de l'existence sont, certes, l'objet d'une prise en compte fonctionnelle par le socius dominant, mais toujours comme corrélat d'une méconnaissance active de leur dimension chaosmique. Le socius secrète (en particulier à travers les mass-média) un imaginaire d'éternité qui contourne la dimension essentielle de la finitude de la chaosmose : la facticité de l'être-là, sans qualité, sans passé, sans avenir, en absolue dérélition et, cependant, foyer virtuel de complexité sans borne. Éternité d'un monde adulte profondément infantile qu'il faut opposer à l'hyperlucidité de l'enfant méditant seul sur le cosmos, ou au devenir-enfant de

la poésie, de la musique, de l'expérience mystique. Mais au lieu de réimpulser les complexions d'altérité et de relancer des processus de sémiotisation, parfois la chaomose se fige, implose en abîme d'angoisse, de dépression, de déroutement mental ; alors, bien entendu, la question se pose d'une recombinaison des territoires existentiels, de « greffes de transfert », de relais dialogiques, d'une invention de pragmatiques assistentielles et institutionnelles de toutes sortes. Pas d'héroïsme donc de la psychose, mais, au contraire, indexation sans complaisance du corps chaomique qu'elle porte à l'incandescence et dont les déchets meurtris sont aujourd'hui laminés par la chimiothérapie, depuis qu'il a cessé d'être cultivé, telles des fleurs monstrueuses, par l'asile traditionnel.

La pulvérulence délirante primaire ou les grandes constructions narratives de la paranoïa – voies de guérison précaires de l'intrusion de l'absolu – ne peuvent être mises sur le même plan que les systèmes de défense bien socialisés, les jeux, les sports, les manies entretenues par les médias, les phobies raciste... Leur mélange, cependant, est le pain quotidien de la psychothérapie institutionnelle et des schizoanalyses.

C'est donc également au sein d'un fatras d'énoncés banals, de préjugés, de stéréotypies, d'états de faits aberrants, de toute une libre association du quotidien, qu'il convient de dégager, encore et toujours, ces points *Z* ou *Zen* de la chaomose. Ils ne sont repérables qu'à contresens, à travers des lapsus, des symptômes, des apories, des passages à l'acte, sur des scènes somatiques, dans un théâtralisme familialiste ou à travers des rouages institutionnels. Cela tient, je le répète à ce que la chaomose n'est pas le propre de la psyché individuée. On y est confronté dans la vie de groupe, dans les rapports économiques, le machinisme (par exemple informatique) et même au sein des univers incorporels de l'art ou de la religion. À chaque fois, elle appelle à la reconstruction d'une narrativité opérationnelle, c'est-à-dire fonctionnant au-delà de l'information et de la communication, comme cristallisation existentielle d'une hétérogenèse ontologique. La production d'une nouvelle complexion réel-autre-virtuel résulte toujours d'une rupture de sens, d'un court-circuit des significations, de la mise à jour d'une répétition non redondante (auto-affirmative de sa propre consistance) et de la promotion de foyers d'alté-

rité partiels non-*identifiables* (qui échappent à l'identification). Elle condamne ainsi le thérapeute ou l'opérateur de santé mentale à une loucherie éthique essentielle. D'une part, il travaille dans le registre d'une hétérogenèse de bric et de broc pour remodeler des territoires existentiels, forger des composantes sémiotiques de passage entre des blocs d'immanence en voie de pétrification, etc. D'autre part, il ne peut prétendre à un accès pathique à la chose chaomique – au sein de la psychose et de l'institution – que dans la mesure où il s'est lui-même, d'une façon ou d'une autre, recréé, réinventé comme corps sans organe réceptif aux intensités non discursives. C'est de sa propre plongée dans l'immanence homogénéique que dépendent ses possibilités de conquérir des coefficients supplémentaires de liberté hétérogénéique, ainsi que son accès à des univers de référence mutants et son entrée dans les registres renouvelés d'altérité.

Les cartographies nosographiques, les cartographies psychiatriques et psychanalytiques trahissent nécessairement la texture chaomique du transfert psychotique. Elles constituent des langues, des modélisations parmi d'autres – celles du délire, du roman, de la série télé – qui ne sauraient prétendre à aucune éminence épistémologique. Rien de plus, mais rien de moins ! Ce qui est peut-être déjà beaucoup car, à travers elles, s'incarnent des rôles, des points de vue, des comportements de soumission voire – pourquoi pas ? – des processus libérateurs. Qui dit le vrai ? Ce n'est plus la question. Mais comment et dans quelles conditions, pourrait au mieux venir une pragmatique des événements incorporels qui recomposerait un monde, réinstaurerait une complexité processuelle ? Les modélisations idiosyncrasiques, greffées sur une analyse duelle, une autoanalyse, une psychothérapie de groupe, sont toujours appelées à faire des emprunts à des langues spécialisées. Notre problématique de *chaomose* et de sortie schizoanalytique de l'enferment du signifiant vise – en contre-partie de ces emprunts – à une nécessaire déconstruction a-signifiante de leur discursivité et à une mise en perspective pragmatique de leur efficace ontologique.

